

# bulletin de la société de mythologie française



NO LXVIII

X-XII-1967

bulletin trimestriel

prix du numéro 3,50f

siège social: lycée Félix Faure

60 beaucalais

BULLETIN de la SOCIÉTÉ

de MYTHOLOGIE FRANÇAISE

N° LXVIII

Sommaire

- p.119 - La version péjorative de la Dame des Eaux.
- 138 - Le nez du Comte Guillaume.
- 139 - Les fées de la Chanson de Guillaume  
au court nez (suite)
- 143 - La Céphalorie en Provence et diverses notes.
- 146 - Nouvelles localisations de Gargantua.
- I - La Chronique du Congrès National à Beauvais  
(4-5-6-7 Avril 1968).



AMI LECTEUR

Nous attirons votre attention sur la présentation particulière de ce Bulletin et de deux ou trois autres qui lui feront suite en 1968.

Notre grande préoccupation est le CONGRES NATIONAL d'Avril 1968, aussi notre Bulletin contiendra-t-il, en sus de ses rubriques habituelles, une deuxième partie consacrée à

LA CHRONIQUE DU CONGRES

Cette partie exceptionnelle et provisoire du Bulletin sera paginée en caractères romains, tandis que la partie traditionnelle continuera de l'être en chiffres arabes.

Nous vous demandons, cher Lecteur, même si vous avez reçu déjà informations et invitation concernant le Congrès, de lire cette CHRONIQUE DU CONGRES.

En effet, certains plans projetés, certaines mesures envisagées, certains détails d'organisation subissent des modifications, par nécessité ou par souci d'amélioration. Le Bulletin se charge de vous tenir au courant de ces transformations.

Vous trouverez dans la CHRONIQUE DU CONGRES

- Le Comité d'honneur du Congrès
- L'emploi du temps du Congrès
- Le Sommaire des Communications de nos Confrères
- Les incidences financières du Congrès
- Appel des Cotisations
- Ouverture d'une SOUSCRIPTION

fig. I



cariatide d'une maison de Floermal (...)

la Sirene porteuse de la tête coupée.

Par la connaissance que nous avons prise jusqu'ici des Dames, Ste Odile, Ste Enimie, Iseult et la Dame du lai d'Yonec, nous nous flattons d'une vision plutôt charmante, quoique parfois volage et même volatile. Leur parangon à toutes, je veux dire Mélusine, enchante également l'imagination, mais elle inquiète aussi puisque (Mythologie Française, p.199) "aux confins de l'Yonne, de la Côte d'Or et de l'Aube, près d'Arthonnay, en la forêt de Maulnes, Mélusine sanglote dans un ancien manoir ; elle est devenue méchante, elle frappe les passants, elle enlève les enfants, elle aurait même brûlé le village d'Arthonnay et les gens lui jetaient des pierres à l'époque de l'Ascension".

A la vérité, soit sous l'influence du christianisme qui voulut discréditer cette divinité païenne, soit même déjà dans une perspective païenne qu'il nous faut définir, la Dame mythique offre en maintes occasions un visage et un comportement cruels et macabres.

Mais pour l'analyser dans cette attitude, il nous faut reprendre l'enquête à ses débuts et de proche en proche, des saintes lieuses de dragon, en passant par les lavandières funestes, en venir aux Chiennes dont les aboiements sinistres arrivent jusqu'à nous du fond du Moyen-Age.

Nous avons vu à plusieurs reprises, soit en parlant de la Dame du Thil en Beauvaisis, soit en évoquant Iseult, soit répétant l'image traditionnelle de fées bâtisseuses, qu'une représentation constante se dégageait de ces légendes, celle d'une Dame, éternelle jeune fille du bord des eaux, recevant et portant dans son giron la tête pétrifiée et sacrée de l'époux héroïque (fig.I).

Qu'est-ce que la DORNE ?

Ce giron est d'ailleurs presque partout appelé "dorne". Ce vieux mot de la langue des campagnes désigne en principe le tablier d'une femme, la partie du vêtement qui couvre le ventre. Le lexique de Godefroy dit : "Espace compris depuis la ceinture jusqu'aux genoux d'une personne assise". Il se pourrait bien aussi qu'il désignât, comme le mot giron, l'ensemble organique sacré de la femme en qui se recueille et se forme toute vie.

L'étymologie de ce mot est difficile. Le latin ne nous offre d'abord aucun point de repère. Le celtique propose une hypothèse qui ne donne guère de lumière. Le gaulois (cf. Dottin : la langue gauloise) a eu un radical DURNO qui a laissé en irlandais : dorn, en gallois : dwrn, en breton : dourn, en vieux français : dor, et en provençal : dorn. Dans tous ces mots on retrouve l'idée de "main" ou de "poing fermé". Dans quelle mesure le ventre féminin, ou le tablier dans lequel on porte son butin, peuvent-ils être appelés "poignée", ou suggèrent-ils l'idée d'une main qui se referme et recèle une proie sacrée ? Il est à noter dans cet ordre d'idée, que les langues indo-européennes postulent un radical DHAR- (Skr. : dharayati, il tient. Lat. : firmus, et peut-être forma. Français : fermer) qui pourrait expliquer à la fois l'origine du DURNO gaulois et le sens particulier de notre français ancien d'origine celtique : dorne.

Si l'interprétation n'est pas impossible, il faut bien reconnaître en revanche que rien ne vient l'appuyer et qu'elle ne prendrait de probabilité que dans la mesure où d'autres locutions populaires ou archaïques locales viendraient la corroborer. En attendant que cette supposition trouve des vérifications, signalons encore que ce mot "dorne" pourrait appartenir à un autre radical indo-européen, qui a trouvé sa réalisation en grec ancien dans le verbe : DĒRO, écorcher ; et les noms DERMA, DEROS, DORA, qui désignent la peau ; une peau écorchée. On sait que cette idée de peau a créé un peu dans toutes les langues des concepts variés allant de l'outre au sac, au vase et au vêtement ; un tel mot serait apte à désigner à la fois le ventre et le "devantiau" féminin. Notons à ce propos que certains dialectes français connaissent un mot "dourne" qui désigne un vase à eau (cf. P. Malvezin, Dict. des Racines Celtiques, 1907, p.223- Je connais la fantaisie des travaux du celtomane P. Malvezin ; mais la méfiance à l'endroit de ses théories n'empêche pas d'utiliser les matériaux qu'il a réunis).

Quoiqu'il en soit de ces hypothèses étymologiques, dont je n'ignore pas la précarité, il n'en reste pas moins qu'une vision s'impose à la répétition de ces dits de fées portant des charges de pierre dans leur "devantiau", et de ces cordons de dorne qui se rompent pour laisser choir des mégalithes, celle de femmes mythiques gigantesques qui "portent" une conception insolite et mettent bas une progéniture pesante et inerte. N'est-ce point à cet accouchement de pierre que fait allusion la légende de Rhéa donnant à dévorer à son époux Cronos une pierre emmaillottée au lieu du nouveau-né Zeus ? légende curieusement reprise par Mme de St Sulpice en Bretagne, prétendant que Gargantua crut avaler son septième fils sous la forme d'un rocher que lui offrit son épouse nouvelle accouchée.

LA TETE SACREE DANS LE GIRON DIVIN.

Mais nous voilà de trois saisons en avance sur notre propos, puisqu'aussi bien il ne sera à proprement parler question aujourd'hui que de la Dame qui reçoit la tête mourante et déjà pétrifiée dans son giron.

Afin que cette vue préliminaire s'inscrive bien dans l'imagination, rappelons deux faits suggestifs. Nous avons vu que selon

le roman en prose de Tristan et Iseult rédigé au XVème S. (Edit.A; Colin, par P. Champion et Galand-Pernet, p. 156), au moment de la mort de Tristan, Iseult a rêvé qu'elle tenait en son giron la tête d'un grand sanglier qui la tachait de sang et ensanglantait sa robe. Nous avons analysé dans des articles précédents la signification de cette tête sanglante de sanglier.

LA LICORNE ET LA PUCELLE.

Une autre curieuse tradition du Moyen-Age évoque encore cette fin d'un être mythique, la tête posée sur le giron d'une demoiselle. Il s'agit de la légende de la Licorne. Elle nous est racontée - peut-être est-ce la version la plus ancienne de cette fable - par le poète Philippe de Thaon dans son Bestiaire (milieu du XIIème S.)

Monosceros est beste	Le monoscéros est une bête
Un cor at en la teste	Elle a une seule corne sur la tête
Pur ço issi at num	C'est pour cela qu'on la nomme ainsi
De buket at façon	D'un petit bouc elle a l'allure
Par pulcel est prise	Elle se prend au moyen d'une pucelle
Or oyez en quel guise	Ecoutez donc de quelle façon.
Quant om volt chacier	Quand on veut la chasser
Et prender et enginier	Et la prendre au piège
Si vient (en la) forest	On vient dans la forêt
U sis repaires est	Où se trouve son repère
La met une pulcele...	On y place une pucelle...
Monosceros la sent	Le monoscéros la sent
Dunc vient à la pulcele...	Il vient donc à la pucelle...
En sun devant se dort	Il s'endort sur son devant
Issi vient a sa mort	Il en vient ainsi à mourir
Li om survient atant	L'homme survient alors
Qui l'ocit en dormant...	Qui le tue dans son sommeil...
Monosceros griu est	Monoscéros est du grec
En francis uncor est.	Le français dit Uncor.

On ne sait guère d'où vient cette légende. Elle a des versions iconographiques dans des vitraux ou des sculptures d'églises, par exemple dans la frise d'animaux et de scènes pittoresques sculptée au commencement du XIVème S. au clocher de la cathédrale de Strasbourg (fig.2). Un vitrailiste de Lyon, dans un vitrail célèbre, évoquant la vie du Christ et la commentant par des médaillons symboliques, montre sous une autre figuration la même fable (fig.3). Les documents écrits sont plus anciens, puisque celui que nous citons est du XIIème S. et qu'un autre plus bref, mais analogue se trouve dans le "Speculum Ecclesiae" d'Honorius d'Autun, rédigé vraisemblablement à la fin du XIème S. Comme Honorius d'Autun s'inspire du Physiologos, bestiaire symbolique écrit en grec, dont le texte original est perdu, mais qui fut sans doute rédigé au 2ème siècle après J.Ch., on peut supposer que l'animal fabuleux, sinon sa légende, était déjà consigné dans cet ouvrage. Or avant cette époque, deux textes seulement à ma connaissance parlent de bêtes à une seule corne : un psaume de la Bible : "De ore leonis libera me, domine, et a cornibus unicornium humilitate mea", (Ps. XXII-22), "Délivre-moi, Seigneur, de la gueule du lion et des cornes des unicornes, à cause de mon humilité".

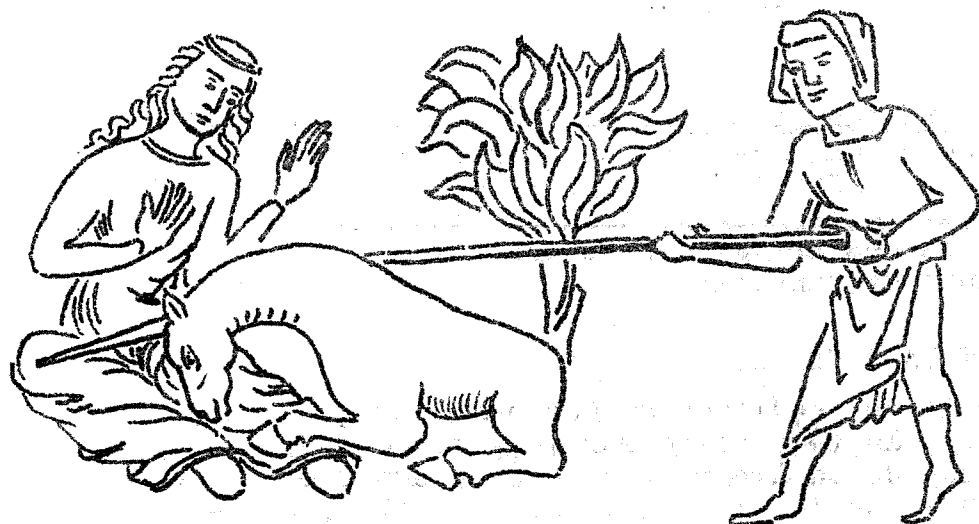


fig. 2. La pucelle à la licorne  
Clocher de la Cathédrale de Strasbourg.



fig. 3. La pucelle à la  
licorne, vitrail de Lyon.

Mais la fin de ce Psaume est confuse et la Vulgate traduit unicornium qui est pourtant un génitif pluriel, par "le buffle". De toute façon cet "unicornis" ne semble devoir entretenir aucun rapport avec notre licorne et les sculpteurs qui travaillèrent à la façade du Duomo de Pise ont été bien inspirés d'illustrer ce psaume par un cartouche où se voit un homme brandissant une croix entre des monstres en qui se confondent le lion, l'ours et le sanglier, mais qui se caractérisent par une longue corne courbe dressée sur le joint du front et du museau. En fait les décorateurs du Duomo songeaient au rhinocéros dont ils se faisaient une vague idée. Il semble que le Physiologos, aussi bien que la Bible, s'inspirent de connaissances tirées des vieilles traditions orientales ou égyptiennes.

Mais l'unicorne se présente dans un autre texte beaucoup plus précieux pour nous. Il s'agit de la Guerre des Gaules de César (VI-XXVI). Le général romain disserte sur la forêt hercynienne qui fut occupée par les Celtes Volques Tectosages, et indique en particulier quelles sortes d'animaux on y trouve. "Est bos cervi figura cujus a media fronte inter aures unum cornu existit, excelsius magisque directum his quae nobis nota sunt cornibus ; ab ejus summitate sicut palmae ramique late diffunduntur. Eadem est feminae marisque natura,

eadem forma magnitudoque cornuum". "Il y a un ruminant de la forme du cerf ; du milieu de son front, entre les oreilles se dresse une seule corne, plus haute et plus droite que celles qui nous sont connues ; au sommet s'étalent comme des empaumures et des ramifications. Les mâles et les femelles ont la même espèce, la même forme et la même grandeur de corne". On a dit que César avait été victime d'une erreur, qu'il avait sans doute vu un dessin gravé du genre néolithique où l'animal figuré de profil n'était dessiné qu'avec un seul bois. Ce serait tenir César pour fort niais de lui prêter semblable méprise. Il convient plutôt de penser que le général romain rapporte ici une tradition apprise d'un Gaulois, peut-être même d'un Volque d'une autorité assez grande pour que le sceptique Romain l'ait cru. Notons par voie de recoupement que non loin de cette forêt hercynienne, Saint Hubert, dans la forêt des Ardennes, vit se dresser devant lui un cerf portant entre ses bois une corne haute, droite et formant comme une vaste ramification à son sommet : la croix.

Ainsi voyons nous le mythe de l'unicorne en liaison avec celui de la céphalophorie. Ce rapport a déjà été souligné par notre confrère M. Crampon, dans sa magistrale étude sur les saints céphalophores de Picardie (BSMF, n° LXIV, p.127) puisqu'il rappelle que le mythe de la licorne se conjugue avec celui de Saint Denis comme avec celui de Saint Hubert.

En tout état de cause, nous ressentons à la ruse dont les pucelles médiévales se font les complices pour réduire l'être fabuleux qui cherche refuge dans leur sein, une sorte d'indignation, de ressentiment et de méfiance.

Voilà que la dorée des fées, ne nous paraît pas de bon aloi : nous redoutons que ces effets anodins ne soient des pièges.

#### LES DRAGONS PRIS AUX CEINTURES DES SAINTES.

En effet cette pièce du vêtement féminin devient dans l'hagiographie un lac à prendre les dragons-géants. Pour saisir toute la signification de ce rapprochement on n'oubliera pas que les géants décapités de nos légendes et sans doute aussi les saints céphalophores ont été dans d'autres versions de la même tradition des dragons horribles ou valeureux.

Nous savons par Sainte Radegonde et par Sainte Enimie (BSMF, LXV) que les vierges mythiques osent affronter le dragon ; mais quelle est leur arme ? Il suffit de consulter la Légende Dorée pour s'en assurer. Relisons la vie de Saint Georges. Lorsque Saint Georges arrive près de la ville de Silène, en Libye, un dragon s'apprête à dévorer son ultime tribut : la fille du roi. Mais le jeune héros terrasse le dragon. Celui-ci n'est pas mort et la princesse lui lie sa ceinture autour du cou et le ramène à la ville, docile comme un chien : là on lui coupe la tête. Pour commémorer cet exploit, le roi père de la jeune fille, fit construire une église de l'autel de laquelle jaillit une source qui guérissait tous ceux qui buvaient de son eau.

Bien qu'on ait prétendu cette légende inspirée de quelque roman grec tardif, il faut noter qu'elle a plusieurs traits d'un

mythe céphalophorique. Par exemple le fait de la tête coupée, le lieu de l'exploit devenu celui de la fondation d'un centre sacré, et la jaillissement d'une source non moins sacrée. Mais c'est surtout l'usage de la ceinture que nous remarquerons.

La très illustre Sainte Marthe, qui vainquit la Tarasque, n'en use pas autrement. Or le personnage de Sainte Marthe n'est pas étranger à notre enquête sur la céphalophorie. Un élément folklorique de sa légende, emprunté à la Sologne, grâce au travail de nos confrères J. Cartraud et B. Edeine (BSMF, LIV, p.57) va le montrer. "Un jour des gens dansaient dans le pré au sud de la chapelle Ste Marthe (Canton de Mennetou sur Cher). Ste Marthe alla à eux pour le leur interdire. Ils refusèrent d'obéir. L'un d'eux prit son sabre et décapita la sainte. Celle-ci ramassa sa tête, la lava à la fosse de l'autre côté du chemin, puis la replaça sur ses épaules à la grande terreur des danseurs". Selon une autre version, c'est un soldat qui coupa la tête de Sainte Marthe, alors qu'elle gardait son troupeau dans les champs. On voit qu'il y a là confusion. La tête coupée que porte Ste Marthe n'est la sienne que parce qu'un personnage mythique céphalophore, qui est oublié ici, a fait don de sa tête à la Sainte qui a pris soin de la laver à la fontaine, à moins que le décapité ne se soit lavé lui-même, comme Saint Denis.

Quant à Sainte Marthe de Tarascon, "sur la prière du peuple, elle alla vers le dragon de Ner Luc (Noir Lac, d'après J. de Voragine) l'ayant trouvé dans sa forêt, occupé à dévorer un homme, elle lui jeta de l'eau bénite et lui montra la croix. Aussitôt le monstre vaincu se rangea comme un mouton près de la Sainte qui lui passa sa ceinture autour du cou et le conduisit au village voisin où le peuple le tua à coups de pierres et de lances".

Les hagiographes étant chrétiens, il fallait bien que l'eau bénite et la croix prissent part à l'ouvrage ; mais on sent que la bête n'est vraiment vaincue que lorsque la sainte lui a mis sa ceinture en guise de serre-tête.

Nous lisons la même tradition, point embarrassée de croix ni d'eau bénite, dans la légende de sainte Marguerite en Côte d'Or (Dits et Récits de Mythologie Française, p.138). Derrière Beaune, un dragon se cachait dans une grotte non loin du site où se trouve l'abbaye Ste Marguerite, aujourd'hui ruinée. La sainte se dirigea vers lui, lui passa sa ceinture autour du cou, après quoi il se laissa docilement conduire. L'abbaye marque depuis le site de cette victoire.

Ainsi l'hagiographie, la ceinture des saintes a remplacé le devantia des fées. Les narrateurs édifiants des vies de saintes ont trouvé vulgaire la dorne traditionnelle, et les miracles de la "ceinture de la Vierge" connus depuis plusieurs siècles durent certainement orienter leur choix vers cette pièce de la parure féminine.

#### DE LA CEINTURE A L'ETOILE

D'ailleurs par une singulière usurpation, les évêques qui après les saintes ou les Dames antiques, vont se mettre eux aussi à pourchasser des dragons, utiliseront une pièce du vêtement sacerdotal qui est un compromis entre le devantia et la ceinture ; il s'agit de l'étole. En effet ces évêques, même s'ils reprenaient le rôle

d'un jeune ou d'un vieux rival mythique du dragon, ne pouvaient s'armer de l'épée, ni de la lance, ni enfourcher le destrier caparçonné pour affronter le monstre. Il fallait qu'ils usassent d'un procédé plus conforme à leur bénignité, plus en rapport avec leur robe ecclésiastique. L'étole répondait à merveille à cet emploi. Elle entoure le cou, comme le devantia des fées, elle descend et s'étale sur le devant du vêtement et a presque l'air d'un double tablier à franges.

Aussi verrons-nous les trois quarts des saints vainqueurs du dragon passer leur étole au cou du monstre. C'est ce que nous rappelle en particulier notre confrère le Chanoine J.R. du Cleuziou dans son travail sur "Le Dragon dans l'Art et l'Hagiographie bretonne" à propos de saint Marcel à Paris, de saint Armel à Ploërmel, de saint Paul Aurélien en quatre églises de Bretagne, de saint Tugdual à Tréguier.

Au reste l'efficacité de l'étole comme instrument de "liage" ne devait pas s'arrêter là. Grâce à elle à travers les siècles on exorcisera les possédés ; par l'imposition de l'étole de Saint Hubert on a guéri les malheureux atteints de la rage (L.G. Villeroy, Dans les secrets des guérisseurs, p.113) ; dans la Beauce à l'église de Mignières, lors de la fête des trois Maries, on se dispute encore aujourd'hui pour bénéficier de l'imposition de l'étole des officiants (La Voix Solaire, N° 14, p.51).

Mais revenons aux personnages féminins puisqu'aussi bien c'est à eux qu'appartient le privilège de ces ceintures ou de ces dornes au piège desquelles elles prennent les chefs sacrés. Nous allons voir un autre aspect encore plus redoutable de ce morceau d'étoffe propre à la Dame des eaux.

#### LE LINGE DES LAVANDIERES

La légende de Saint Lucien va nous servir de transition. Un chapitre mal connu de cette légende et que je tiens de deux sources différentes, raconte que lorsque Saint Lucien portant sa tête sanglante voulut traverser le gué de Miauroy, il rencontra une laveuse qui nettoyait son linge soit sur le ruisseau, soit à la fontaine voisine. Le saint dit à cette lavandière : "Tire, tire la toile". Alors elle tira la toile qu'elle lavait et plus elle en tirait, plus il en venait. - tradition rapportée par notre confrère M. Cartier qui la tient d'une ancienne élève de l'Institution Boisléon, qui l'entendit raconter à son professeur vers 1914 - Mais dans l'étude que M. Roger Berrou consacre à Philéas Lebesgue, en tête du tome I des œuvres poétiques de l'auteur (p.48 de l'édition du Thelle, Méru, 1950) l'épisode est plus circonstancié. "On disait que le martyr, prenant sa tête sous le bras, avait, pour traverser le Thérain, demandé à une lavandière d'y étendre son linge. Il y marcha et quand il fut de l'autre côté, la bonne femme voulut retirer le linge. Elle tirait, puis tira tirera donc, et il en venait toujours, des mètres et des mètres de toile blanche. Intriguée elle s'exclama : "C'est donc le diable : et du coup la toile cassa net".

Dans cet épisode, deux faits seulement nous intéressent. C'est d'abord la rencontre de cette lavandière, c'est ensuite le fait que Saint Lucien ait traversé le ruisseau sur le linge. Si l'on veut bien songer qu'en cette circonstance Saint Lucien n'est plus un

homme complet, mais une tête portée par un reste d'homme, sinon une tête coupée qui tombe de Montville à Notre Dame du Thil, on réalise que cette tête est au passage de l'eau emportée dans le linge de la lavandière. Nous rejoignons le thème général de la tête coupée dans la pièce d'étoffe de la Dame des eaux, linge, ceinture, tablier ou dorne.

De surcroît nous comprenons que les lavandières fantomatiques dont sont peuplées les nuits des campagnes au bord des ruisseaux sont en réalité des Dames de la même famille qu'Iseult, Sainte Odile ou les saintes Pédaques.

Toutes ces laveuses attardées ne sont laveuses que parce que elles font un singulier ouvrage la nuit au bord de l'eau avec leur linge, celui de leur dorne, et leur battoir, nous l'avons déjà vu, n'est pas véritablement un battoir, mais un battant de cloche, le battant d'une cloche bientôt engloutie au fond de l'eau et qui sonne le glas d'une tête coupée, car il n'est autre primitivement qu'une tête coupée (BSMF, LVII-LVIII).

Une rapide revue des plus connues de ces lavandières confirmera cette vue et accentuera leur aspect funèbre et dangereux. Qu'on ne cherche pas dans cette liste le cheminement d'un circuit géographique ordonné. L'énumération se fait en suivant une progression dans l'ordre du macabre et du sinistre.

D'après M. Fraysse (BSMF, XLVII, p.90), en Maine et Loire, à St Georges des sept voies, sur le coteau de Nidevelle, dans le voisinage du menhir de la "Pierre Longue", réputé pierre à aiguiser de Gargantua, on a entendu souvent la nuit des fées battre leur linge, comme aussi dans la mare près de la "Pierre Couverte" de la forêt.

M. Ch. Joisten dans le N° IX de Via Domitia (Déc. 1962) établit une monographie fort documentée des "Etres fantastiques dans le folklore de l'Ariège". De cette étude, il se dégage, à propos des fées qu'on appelle aussi "Dragas" ou "Encantadas", qu'armées d'un battoir d'or elles battaient le linge dans les fontaines, la nuit. Il arrivait qu'on les entendît. Quand les fées partirent du fait de la bonne loi (la christianisation), elles laissèrent leurs battoirs au fond des lavoirs. Trouver un de ces battoirs assurait le bonheur de la famille de l'inventeur. Les "Encantadas" ont des trésors, des pièces d'or, qu'elles étalent sur un drap de lit pour les faire sécher, la nuit au clair de lune. Quand on veut prendre le trésor, elles replient en hâte les quatre coins du drap et le remportent dans leur grotte.

Dans l'Aude, le Roussillon et la Cerdagne, au lieu du battoir d'or, c'est une pièce du linge des fées qui donne le bonheur.

On ne peut douter de l'analogie entre ces battoirs d'or tombés dans les fontaines et les cloches enfouies ou les têtes de saints personnages au fond des puits ; autant de talismans susceptibles de donner le bonheur à qui les trouve : ce sont d'inestimables trésors mythiques. Aussi ces mêmes fées possèdent-elles dans leur linge étalé ou précipitamment replié et emporté un merveilleux trésor. Ici encore trésor est synonyme de cloche et de tête coupée (BSMF, LVII, p. 12 & 13). Bref l'idée de la tête sacrée serrée dans une étoffe et emportée par de jalouses fées se multiplie et s'affirme.

Nous allons voir ces fées prendre de plus en plus mauvaise réputation. D'après M. Guy Pillard (BSMF, XXI, p.27) dans les Deux Sèvres, à Saint Carlais, près de Fonvérines, commune d'Azay le Brûlé, sur le Chambon, aucune femme ne peut venir laver avant le lever du jour. Alors elle entendrait le battoir d'une plus matinale qu'elle. A son battement précipité elle comprendrait vite qu'elle est en présence d'un esprit. Il lui faudrait alors s'enfuir à toutes jambes avant que l'autre n'ait eu le temps de lui adresser la parole.

A Echiré, la lavandière nocturne du Château Salbart se tient près du pont construit sur l'ancien gué. Les battements précipités de son battoir doivent éloigner les voyageurs. Cependant si l'un d'eux se hasarde sur le pont, elle se contente de lui donner des soufflets.

A Périgné, aux fontaines de Foucambert, par ailleurs miraculeuses, la tradition rapporte que la nuit au clair de lune, les voyageurs attardés rencontraient parfois des troupes de laveuses habillées de blanc, battant du linge funèbre. Cette rencontre était considérée comme un présage de mort.

En Ille et Vilaine, d'après M. Turbiaux (BSMF, XXV, p.4), des lavandières étaient condamnées à rincer éternellement le linge qu'elles avaient lavé le dimanche. Elles étaient vêtues de blanc et on pouvait à Baguer-Morvan, à Coesmes, à Erce-près-Liffré, Janzé, Langon, St Briec des Iffs, St Malo, entendre les coups de battoir fort distinctement. A Epiniac, elles étaient éclairées par des centaines de cierges. Il ne fallait pas s'approcher, car elles vous lançaient leur paquet de linge, ou vous le donnaient à tordre, et si l'on se trompait de sens on risquait d'avoir les bras tordus et même d'en mourir.

Nous lisons dans le "Guide de la Bretagne Mystérieuse" édité par M. Tchou (p.152), qu'à Brennilis, c'est dans la région du Yeun Ellez que l'on rencontre le plus souvent les "Kannerezed noz", les lavandières de nuit. Elles font la lessive des suaires. Ce sont des âmes qui doivent travailler en attendant la rémission de leurs péchés. Elles supplient ou forcent les gens de les aider à essorer les linceuls. Si on tord le linge avec elles, on perd son sang ou on a les mains brisées par la poigne de fer des lavandières.

Notre regretté confrère Ydier nous contait dans ses récits de Vendée. (BSMF, II) que proche le Moulin de Péroux, dans les dunes de la Guérinière, on entend le battoir des lavandières ; elles offrent aux audacieux leur linge à tordre ; les mains du malheureux sont prises dans la berne, il ne peut se dégager et les lavandières l'emmenent.

Enfin notre confrère, M. Gachelin, note cette remarque à propos de l'Eure et Loir (BSMF, XXXIII, p.24) : des lavandières nocturnes battent leur linge et brisent des hommes qu'on entend hurler la nuit sous leurs coups de battoirs.

Ainsi il y a loin de la blonde Iseult à ces lavandières funestes, briseuses d'hommes. Pourtant le glissement sentimental se comprend aisément. Celle qui accueillait le héros mourant devient aussi celle qui l'attire, le ravit et l'emporte dans la mort. Dans quelle mesure Iseult de ses blanches mains n'a-t-elle pas tué le valeureux Tristan ?

#### DE LA PRINCESSE DES EAUX A LA CHIENNE.

Mais le glissement vers l'odieux ne s'arrête pas là. Bientôt la Dame des eaux, la Dame funèbre va nous faire horreur. En tout cas la légende bretonne a dessiné de traits violents l'image d'une amante mythique qui tue ses bien-aimés. Il s'agit de l'intraitable Ahès, appelée aussi Dahud, la princesse d'Is. Qu'elle ait vécu à Is, la ville engloutie ou près d'Huelgoat sur la rivière d'Argent, peu importe. Is, près de Douarnenez était menacée par un "puits de l'abîme", tout près d'Huelgoat, Dahud habitait un château légendaire au dessus d'une perte de la rivière d'Argent : le Kastel ar Gibel, le Château du Gouffre. Ici et là Dahud est une princesse d'effroi, belle de surcroît et séduisante ; avec l'impudicité d'une reine ou d'une divinité de légende irlandaise, elle provoquait elle-même ceux dont elle voulait faire ses amants, mais avant que l'aube ait interrompu la nuit d'amour, la cruelle renvoyait son amant et le faisait précipiter dans le gouffre, ou bien pour dissimuler le départ du jeune clandestin, elle lui offrait un masque. Mais dès que le malheureux mettait ce masque magique, l'étoffe l'étreignait, lui serrait le visage et le cou et l'étranglait.

Il n'y avait bientôt plus qu'à pousser son cadavre à l'abîme.

Voilà ce qu'est devenue la Dame des eaux dans l'imagination farouche des Armoricaïns ; et la dorure de la fée, la ceinture de Sainte Marthe, le linge des Encantadas s'est transformé en un masque qui étrangle et étouffe, moitié corde, moitié baillon.

Si nous nous remémorons maintenant l'aventure du géant Hok Bras, nous saisissons au passage, sans peut-être en comprendre d'abord toute la signification, un indice inquiétant. C'est pour se réfugier auprès de Sa marraine, une fée qu'il aime, mais qui l'a toujours traité en enfant, que le géant mortellement malade traverse le Yeun Ellez et tente de gagner la montagne du roc Trévezel. Mais il se brise en tombant, la tête sur les rochers. Alors, raconta le vieux cabaretier de Botmeur à P. Sébillot : sa marraine folle de douleur essaya en vain de le rappeler à la vie et n'y pouvant réussir, elle se changea en une chienne noire qui erre et doit errer jusqu'au jugement dernier sur le funestre marécage. La maternelle fée est devenue "Chienne" de la nuit.

En Bretagne, ce chien noir se rencontre encore par les chemins du marais des Enfers : le Yeun Ellez. Sa rencontre présage la tempête et le déchainement des forces naturelles (Guide Tchou, p. 153). On l'appelle C'hri d'ar Yum : le Chien noir du Marais. A la nuit, dit-on le Diable erre aux alentours sous la forme d'un chien noir cherchant une proie parmi ceux qui ont commis de graves péchés. Il les conduira dans la tourbière (P.Y. Sébillot, Folklore de la Bretagne, p.164 et sqs.). Ce chien se retrouve en d'autres points de Bretagne, et comme pour rappeler qu'il est le dernier avatar d'une fée des eaux, c'est toujours au passage d'un pont qu'on le rencontre, près du pont de Plouaret dans les Côtes du Nord, sur le pont de Seniel, sur la route de Noyal à Pontivy, dans le Morbihan, aussi près du pont de St Fiacre où l'on assurait qu'il était une apparition du Diable.

Cette transformation de la dame des eaux en chienne malfaisante explique enfin pourquoi certains auteurs des romans bretons du Moyen-Age ont donné à Viviane un sinistre visage et l'ont traitée sans indulgence. Par exemple Robert Borron, dans son Lancelot (cf. Merlin en prose, publié par G. Paris et J. Ulrich. Edition Firmin Didot 1886, Paris, p. XLV) évoque le rôle odieux de la troupeuse Viviane qui "En la fin sot de par lui tant de mervoilles que ele l'angigna et le seela tot andormi en une cave dedanz la périlleuse forest de Darnantes..." (Et même d'après le Merlin de Robert de Borron qu'utilise De La Villemarqué, Merlin avant de se rendre dans la forêt de Brocéliande, annonce à son compagnon et historiographe St Blaise, qu'il va affronter un grand danger, car il va rencontrer la "Louve dans la forêt.") On pourrait supposer que cette épithète infamante est de l'invention de De la Villemarqué si elle ne se retrouvait dans la Légende Dorée à propos de l'histoire très mythique de la venue du corps de Saint Jacques le Majeur à Compostelle. N'oublions pas que St Jacques fut décapité à Jérusalem. Une fiction, dont Mgr. Duchesne a montré la genèse dans les "Annales du Midi" (1900, T.XII, p.145) conte que la dépouille du saint fut miraculeusement acheminée vers les côtes d'Espagne. J.de Voragine a raconté l'arrivée du corps de Jacques le décapité, un saint dont la tête, après avoir passé la mer, vient finir en Galice. En effet le bateau guidé par la Providence vint échouer "dans le royaume d'une reine qui s'appelait Louve, et qui méritait de porter ce nom". Cette odieuse reine, sans être émue par le fait que le corps du Saint déposé sur une pierre, s'y enfonce miraculeusement, cause toutes sortes de tracas aux quelques fidèles qui escortaient la dépouille. Néanmoins un autre miracle désigna sur une hauteur le palais même de la Reine-Louve pour sépulcre définitif du saint. C'est là que fut ensuite édifiée la célèbre église de St Jacques à Compostelle.

On retrouve les linéaments essentiels du mythe de céphalophorie, jusqu'au prodige de la pierre qui fond pour enchasser la dépouille sacrée. Mais la Dame d'au delà des eaux est ici une détestable louve.

On voit, à partir de cette constatation, sous quel angle il conviendrait parfois d'analyser les récits de personnages mythiques aux prises avec des chiennes ou des louves et même des chiens ou des loups.

Nous noterons par exemple au passage que les corps de plusieurs saints ne sont pas peut-être jetés aux chiens sans motif mythologique. Ce fut le sort de St Félix, de St Gordien et de St Gorgon. D'autres saints, en Bretagne particulièrement, furent tracassés par des chiens : ce fut le cas de St Théleau, de St Hermin et de St Edern, quant à St Herbot ce sont des femmes furieuses comme des chiennes qui le pourchassèrent.

Or la même mésaventure advint à Gargantua, à ce que raconte Sébillot (Gargantua dans les traditions populaires, p.71) : "A Saint Jacut, Gargantua rencontra un bateau de pêcheurs qui revenait plein de raies. Il mangea les raies et comme les pêcheurs protestaient, il mangea le bateau et les pêcheurs. Mais les femmes de Saint Jacut se mirent à courir après lui et à le pincer et à le mordre". D'ailleurs ce n'est pas le seul ennui que Gargantua ait eu avec des chiens. Les traditions recueillies par Sébillot narrent au moins trois poursuites de Gargantua par des chiens. Même dans une version particulière, ce sont des gendarmes qui veulent s'emparer de Gargantua parce qu'il a causé du tort aux gens de Saint Jacut, lesquels en voyant arriver les gardiens de la force publique s'écrient "Les chiens enragés". Et Gargantua écrasa ces chiens enragés qui essayaient de le prendre.

M. Dontenville, dans la "Mythologie Française" (p.69,70) avait déjà signalé ce fait et l'avait rapproché d'une mésaventure du Diable : "Gargantua, dans la région (du Mont Saint Michel) est poursuivi par une meute de chiens ; ce qui ne lui arrive d'ailleurs qu'une fois en Vendée et une fois en Touraine. Ici le thème n'est pas à un exemplaire. On dirait vraiment que les curés de village ont lâché tous ces chiens aux trousses du géant. Gargantua emporte pierre en poche pour se défendre. Même aventure près de Combourg avec le Diable. Le Diable avait deux roches dans son bissac et en tenait une troisième à la main pour lancer aux chiens qui aboyaient furieusement derrière lui".

Dans le numéro L du Bulletin, étude sur le département de l'Eure, il est conté comment Gargantua, un jour, poursuivi par les chiens d'un berger qui gardait son troupeau sur le coteau où est la grotte de St Yon, mit dans sa poche les deux menhirs ou "pierres folles" de Rosnay sur Yon, afin d'écraser ces chiens ; mais ceux-ci se blottirent entre ses jambes et le mordaient au talon. Alors Gargantua lâcha ses monolithes et s'esquiva.

C'est sans doute par esprit de vengeance que Gargantua avale plusieurs fois des chiens morts à la pelle d'un moulin en Angoumois.

La légende lozérienne de Gargantua n'oublie pas les chiens sans toutefois préciser nettement leur rôle : "Arrivé à Florac, Gargantua se plaignit de n'avoir trouvé dans les Cévennes une pierre pour jeter à un chien", un chien qui sans doute le harcelait ici comme ailleurs. (Sainte Enimie, légendes des Gorges du Tarn, R.M. Fages, Lyon, 1955).

Déjà la deuxième chronique de Gargantua et de Pantagruel (librairie des Bibliophiles, 1872) faisait une allusion à ces chiens, ce à propos de l'épisode de "la grosse orloge de Rennes" : "Ledit Gargantua, dépendait souvent cette grosse orloge (entendez cloche) de son oreille et buvait dedans et puis s'ébattait à la faire sonner pour faire courir les chiens par les rues." Cette dernière référence est précieuse, car elle unit une fois de plus le thème de la cloche volée ou tête sacrée à celui du chien, c'est à dire la "Chienne".

Tout comme la chienne devient louve dans la légende médiévale, le chien se voit parfois substituer un loup dans la chronique gargantuaïque. Dans les éléments du



répertoire mytho-géographique de l'Orne (BSMF, XXXVII, p.19), il nous est conté que du côté de Grogny, Gargantua aurait enseveli sous une motte le grand loup qui le poursuivait, et Rabelais dans son Pantagruel, réduplication de Gargantua, fait de Loup-Garou l'ennemi du fils du géant. Une semblable allusion se déguise encore dans les aventures de Bringuenarilles, lorsque le narrateur prétend (p.44) que son grand-père lui conta "Qu'il avait fait une fois ung si gros ped qu'il en avoit fait enfouyr bien trente loups qui couraient de nuict le pays de Beauvoisy". Si par pet ou entend mégalithe (pensons aux nombreux pets au Diable) on a ici le double de la tradition de Gargantua ensevelissant sous une motte un grand loup du côté de Grogny.

Ainsi voyons nous que la Chienne noire du Yeun Ellez erre un peu partout sur les talons des saints ou des héros mythiques, prête à les dévorer ou à happer la pierre sacrée qu'on lui jette.

APRES LA MARRAINE CHIENNE, LA MATER FAMILIAS CATULA.

Nous n'en avons pas fini avec cette Dame Chienne qui reçoit la tête du héros décapité. Après la Marraine de Hok Bras et à ses côtés il nous faut bien placer la Dame Catula qui reçut la tête de St Denis et se chargea de sa sépulture. Cette dame dans la Gesta Dagoberti est présentée en ces termes : "Quaedam mater Familias vocabul Cattula", une Mère de Famille du nom de Chienne. D'après Fulde comme d'après Métrodore, cette femme n'était pas chrétienne mais encore possédée par les erreurs des païens ou des gens du pays "erroribus paganorum" ou "gentilibus terroribus".

Or cette Dame Chienne, cette Mère de Famille païenne se présente encore à nous dans une autre légende sainte. Il s'agit du "Libellus de revelatione Sti. Corcodemi martyris et de conversione Sti. Mamertini", Libellus qui constitue une des pièces principales de la vie interpolée de Saint Germain d'Auxerre. Nous n'examinerons pas ici ni l'origine, ni l'authenticité de ce Libellus, c'est son contenu qui nous intéresse. Saint Mamertin d'abord païen, perdit un oeil et une main pour avoir adoré une idole. Conseillé par un certain Savin, un saint homme, il alla demander le secours de St Germain l'Auxerrois. Mais au cours du voyage, un violent orage le contraignit à se réfugier dans une sorte de cimetière, à l'intérieur d'un caveau où se trouvait un sarcophage. Là le voyageur s'endormit et eut des rêves. Il apprit par ces rêves que ce tombeau était celui de Saint Corcodème (la Légende dit Concordien) et que lui Mamertin risquait d'être dévoré par des serpents qui se cachaient sous la dalle du tombeau. A son réveil, il poursuivit sa route, trouva St Germain et lui conta son voyage et sa nuit. Alors St Germain revint avec lui au cimetière. Il fait soulever la pierre du sépulcre. On y trouve huit serpents, un immense et sept plus petits. La grande couleuvre se dresse et regarde St Germain qui lui reproche d'avoir fait son lit du corps de St Corcodème. Cependant puisqu'elle a obéi au désir de St Corcodème en ne dévorant pas Mamertin, St Germain ne lui ordonne que de s'en aller avec sa troupe des sept petits serpents et de se retirer dans le sein de la forêt et l'immensité du désert.

Jusqu'ici, dira-t-on, ce récit ne concerne pas notre problème. Il suffit de lire le texte latin lui même pour comprendre combien il nous importe. St Corcodème, dans le rêve de Mamertin, déclare à un visiteur qu'il ne peut quitter le caveau parce qu'il doit protéger son hôte. Il précise : "Scio enim quae hic sit obsidens turba catulorum et insidias hospiti preparans". "Je sais en effet quelle bande de chiens demeure ici et prépare des embûches à mon hôte". Un peu plus bas, nous apprenons encore qu'il reste dans le caveau "Propter hospitem conservandum et custodiendum a catulis, matre et filiis septem" - "Pour protéger et sauver l'hôte des chiens, la mère et ses sept fils". Plus tard St Germain dira à Mamertin : "Videamus si adhuc ibi est Catula cum catulis septem" - "Voyons si la Chienne avec ses sept chiens est encore là". Puis quand on fut arrivé devant le tombeau, St Germain fit ôter la dalle : "Visi sunt serpentes octo ; primus immanissimus, ceteri vero septem paulo inferiores" - "On vit

huit serpents ; le premier très grand, les sept autres un peu plus petits". Ainsi l'être qui était couché dans la tombe avec le corps de St Corcodème était une "Mater familias vocabulo Catula". Cette Dame Chienne se montre sous les traits d'une énorme serpente dès que les humains la débusquent. Or de la même façon, Dahud, l'inconsolée errant dans son Kastel ar Gibel, se montre encore parfois, attendant un nouveau visiteur. Mais dès qu'un intrépide s'avance vers le spectre gracieux, il voit un énorme serpent se lever autour de l'apparition et se nouer à son cou. Celui qui saura surmonter son dégoût et donner un baiser à la jeune femme enserpentée recevra en récompense l'équivalent du royaume de Bretagne.

LA FEMME AUX SERPENTS DU MOYEN-AGE.

Le Moyen-Age a bien connu cette "mère aux serpents". Dans l'art religieux au XIIème siècle en France, (p.374) Emile Mâle évoque l'antiquité de cette terrible image. Au portail de Moissac, cette femme aux seins de laquelle se pendent deux serpents veut être une représentation de la femme déçue : c'est l'image de la punition de la luxure en Enfer, car un démon préside au supplice de la femme. Emile Mâle suppose que c'est là au point de vue iconographique l'exploitation d'ivoires carolingiens et de manuscrits de l'Italie du sud qui montrent parfois une image de la Terre-Mère inspirée de l'antiquité. Elle est représentée sous l'aspect d'une femme qui allaite toutes les créatures, tantôt des enfants, tantôt des animaux, tantôt le serpent fils de la Terre. Mme Nicole Thierry, dans un article de la revue Archéologia (N° 14, Janvier-Février 1967) complète cette théorie. Elle montre la photographie d'une fresque d'une église de Cappadoce du IXème S. où l'on voit quatre femmes mordues par des serpents par où elles ont pêché, ainsi l'une est mordue au sein. Mme Nicole Thierry donne aussi la photographie d'une stèle funéraire paléo-chrétienne (fig.4) de Turquie évoquant vraisemblablement la Terre-Mère des serpents, ainsi qu'un chapiteau français de Sémelay, de la seconde moitié du XIIème S. qui évoque la même image (fig.5).

Même si cette représentation remonte à une Terre-Mère antique, elle répond au concept de Mater Catula, Chienne-Mère, couleuvre qui fait son lit du corps d'un mort. Mais surtout cette image, dans les légendes hagiographiques ou folkloriques ne répond pas du tout à un spectacle édifiant par sa valeur de châtement. Le fait que des sculpteurs ou des peintres animés de prétentions édifiantes aient choisi des thèmes fabuleux pour l'instruction des fidèles ne détruit en rien l'existence préalable de ces thèmes. Ainsi en fut-il usé avec la légende du lion qui ressuscite ses petits ou du phénix qui renaît de ses cendres. Le Moyen-Age catholique a annexé ces fables et en a fait des symboles avec la confiance calme de gens convaincus que rien n'existait que pour la glorification définitive de Jésus et de son église. Ainsi la fresque du jugement dernier du Campo Santo de Pise montre parmi les damnés des femmes dont des serpents mordent la poitrine, mais elle montre aussi des damnés céphalophores. Or la céphalophorie est en général apanage des saints plutôt que châtement des damnés. De même il y a chance que le fait d'allaiter des serpents ait d'abord été une image mythique avant d'être celle de damnées. D'une façon générale, c'est une méthode étimologique de raisonneurs (païens dans l'antiquité gréco-latine) chrétiens au Moyen-Age, que d'expliquer par une nécessité de châtement les images choquantes, mal comprises ou interprétées à tort comme des supplices et venues d'une mythologie lointaine. Ainsi prétend-on que les Lavandières sont des pécheresses punies et condamnées à laver leur suaire la nuit au bord de l'eau jusqu'au jugement dernier.

En fait la littérature, la tradition locale et la Légende Dorée offrent des cas de femmes donnant plus ou moins bénévolement le sein à un ou à des serpents.

Dans "Poètes de Champagne antérieurs au siècle de François I", (Tarbé, Reims, 1859) se trouve l'histoire de Quarados Brun Bras. Un jeune homme pâtit d'un vilain tour que lui a joué sa marâtre. Elle l'a envoyé chercher son peigne dans l'armoire ;

quand il y a plongé le bras, en fait de peigne il y a trouvé un serpent qui s'est accroché à son bras si férocement qu'il n'a pu l'en ôter. De désespoir Quarados s'est enfui dans la forêt où il dépérit, épuisé par le serpent. Mais Quarados était aimé d'une demoiselle, laquelle avait un frère. Tous deux cherchent Quarados et le trouvent. Ils inventent pour le libérer de son serpent devant une ruse fort dangereuse : la pucelle

"Devant son ami s'est tenue  
Sa Pétorine toute nue  
Deffublée jusqu'à la courroie  
Par quoi eile mauz serpens la voie  
Id frères entre aus deus estoit



fig. 4. Stèle funéraire  
paléo-chrétienne  
musée d'Iyan Karahisar



fig. 5.  
Chapiteau de Nemelay, XIIIe S.

qui s'espée à sa main tenoit  
Et celle le serpent appelle...  
- Serpens, dist-elle, esgarde moi  
Et mes mamelles blanches voi...  
Vien toi à moi aerdre et le laisse...  
Laisse ses os ; prens ces blanches choses...  
Lors s'est li serpens destandu  
Et se vest d'autre part lancier.

Au moment où le serpent s'apprête à bondir de Quarados sur la poitrine de la pucelle, le frère le tranche d'un coup d'épée. Ainsi fut délivré Quarados.

Par ailleurs, parlant de la Tarasque de Ste Marthe, M. Dontenville dans "la Mythologie Française" (p.136) rappelle qu'en face de Tarascon se raconte une curieuse histoire de Drac. "Une femme de Beaucaire fut attirée dans l'eau du Rhône par un drac et elle allaita un enfant du drac, ne rejoignant les siens que beaucoup plus tard.

D'après la Légende Dorée, sainte Christine fut victime de plusieurs supplices ; après qu'elle eut été sauvée de la noyade par Saint Michel, l'empereur Julien fit lancer sur elle par le tortionnaire, deux aspics, deux vipères et deux couleuvres. Mais les vipères lui léchèrent les pieds, les aspics se pendirent sur sa poitrine et les couleuvres s'enroulant autour de son cou léchèrent sa sueur. Alors Julien dit à son mage : "Profite de ton art pour exciter ces bêtes". Mais les bêtes aussitôt se retournèrent contre le mage et le tuèrent. Puis Christine leur ordonna de se réfugier dans le désert.

Dans "Saint Pèlerin d'Auxerre" de G. Vannereau (p.213), le chanoine Drioux cite la terre de Maulain (Hte Marne) où l'on vénère un St Félix. Une tradition rapportait que la mère du saint, alors qu'elle l'allaitait, étant assise près d'une fontaine, à Maulain, vit soudain avec effroi une couleuvre sauter sur elle et s'accrocher à son sein. Elle implora le secours de Dieu et le reptile disparut ; depuis il n'y a plus de serpents sur le territoire de Maulain.

Ainsi le thème de la Dame allaitant un serpent n'est sans doute pas une invention d'artiste édifiant du Moyen Age. Il paraît s'offrir en ce cas les derniers reflets d'une image très lointaine d'essence mythique dont notre Dame Catula ou Mater catulorum serait une autre version. Mais que ce soit la légende de St Denis, la vision de St Mamertin ou la dalle funéraire paléo-chrétienne, le cadre est celui du passage du mort dans l'au delà. La Mater catulorum se retire dans les entrailles de la terre avec le mort qu'elle a recueilli.

Ces visions de la Dame qui attend le héros à l'heure de la mort ont déjà été esquissées, par d'autres chemins, par M. Hubert dans sa communication au Congrès International d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques de Genève 1912 : "Le carnassier androphage et la représentation de l'Océan chez les Celtes". L'auteur estimait que la chienne-louve était le carnassier androphage par excellence et qu'elle symbolisait aux yeux des Celtes et des Bretons la mer-mangeuse-d'hommes.

Mais les Celtes et les Bretons furent-ils les inventeurs de cette conception mythique ? On peut en douter lorsque l'on lit Virgile évoquant en ces termes l'horrible Scylla, le monstre aboyant de la mer :

Prima hominis facies et pulchro pectore virgo  
Pube tenus, postrema immani corpore pistrix  
Delphinum caudas utero comissa luporum. (Enéide, III, 426, 8)

"Elle a le haut du corps d'un être humain, le sein d'une belle fille, mais passée la ceinture, c'est un monstrueux dragon avec un ventre hérissé de loups et des queues de dauphins". Quelques vers plus bas, le poète évoque l'antre qui résonne des aboiements de ses chiens sombres : "caerulei canes" déchireurs de matelots. C'est le même monstre que Virgile évoquait plus succinctement dans l'Eglogue VI, vers 74, 77, insistant déjà sur sa ceinture de chiens marins aboyants. La légende acceptée aussi par Ovide voulait que ces chiens fussent au nombre de six. Ainsi de cette belle fille dragon, ceinte de six chiens de mer, à la Catula mère de sept serpents chassée par Saint Germain il n'y a pas une distance irréductible. Il faut d'ailleurs remarquer encore que la description que Virgile fait de Scylla a beau être donnée par les commentateurs comme inspirée de l'Odyssée (XII, 85-100), le rapprochement des deux textes infirme cette

assertion. En effet chez Homère Scylla est un monstre enfoncé dans la pierre ; elle n'a point le buste d'une jeune fille, mais six horribles têtes au bout de six cous qui s'allongent pour aller happer les matelots au creux du bateau. Homère parle bien de monstres marins, de dauphins et de chiens, mais ce sont les victimes de l'insatiable Scylla, non pas des épithètes ni des éléments de son anatomie. Virgile aurait-il lu négligemment Homère jusqu'à commettre d'invraisemblables faux-sens ? Mais il faudrait qu'Ovide eût commis les mêmes bévues, puisqu'Ovide adopte la même tradition que Virgile.

Il faut bien plutôt croire que les poètes latins connaissaient une autre tradition, beaucoup plus voisine en fin de compte de la conception celte ou gauloise que de l'imagerie grecque. Quoiqu'il en soit, la connaissance que les poètes latins ont de ce monstre aquatique n'a guère de chance non plus de leur avoir été enseignée par des Celtes. Il faudrait donc en conclure que la Dame serpente aux chiens est une conception de l'Ouest de l'Europe et du bassin méditerranéen, antérieure sans doute à la venue des Grecs, des Latins et des Celtes : une vieille vision de la mythologie préhistorique.

APPENDICE PHILOLOGIQUE (?)

Notre surprise est grande de lire dans le "Libellus de revelatione Sti. Corcodeni martyris et de conversione Sti. Mamertini" qu'une Catula, une Chienne, soit en définitive un serpent funèbre attaché à la dépouille de saint corcodème, et qui dans une certaine mesure lui obéit.

Je ne pense pas que ces éléments légendaires de la vie de St Germain soient d'origine latine. Il y a lieu de supposer qu'il s'agit là de la traduction en latin par un clerc, d'une tradition orale d'abord entendue en langue romane. Le mot "catula" est vraisemblablement la traduction d'un roman : chienne, chenue, kenne voire canne. On peut donc postuler qu'il a existé en roman un mot Chène, Kène, Kane qui a désigné une espèce de serpent ou de dragon fabuleux funèbre. C'est du moins ce que laisse entendre l'auteur du Libellus. Je crois même qu'il est possible d'aller un peu plus loin et de dire que "Mater Catula", traduction d'un probable : "Mère-Cane", est la serpente funèbre.

Evidemment ce mot "cane", ou son composé "mère-cane", n'est pas d'origine latine, ni grecque, et il faut songer au gaulois, ou même à une langue antérieure au gaulois. Examinons d'abord le mot "cane". C'est celui que nous avons vu revenir avec insistance dans les aventures de nos dames-oiseaux, qui devraient s'appeler "anes", à s'en tenir au vieux français. Les étymologistes trouvent des explications embrouillées pour justifier le passage de "ane" à "cane". Il semble y avoir eu ici un cas de confusion inextricable.

Nous remarquerons aussi que le même mot "cane", ou "canne" est très fréquemment mêlé aux aventures folkloriques de Gargantua ou d'autres héros de légendes locales. On cite maintes cannes de Gargantua et plus d'un personnage mythique use de sa canne pour se défendre et attaquer. M. H. Dontenville (La Mythologie Française, p. 213) cite la canne de Saint Christophe ; R. Doussinet dans son ouvrage le "Paysan Saintongeais dans ses bots", (La Rochelle, 1963) évoque un Saint Laurent à la canne d'argent, et M. Joisten (Via Domitia, p. 56) rappelle que la femme des sept coiffes, en Ariège, frappe les hommes avec sa canne. Ce ne sont là qu'exemples pris au hasard, mais qui soulignent l'importance mythologique de la canne.

Il serait bon que quelque indice proprement philologique vienne corroborer cette hypothèse encore fragile. Nous le prendrons dans les mots "chenille" et "chenet". Quiconque a vu progresser, s'agiter et se redresser une chenille, en particulier les grosses chenilles à papillons de nuit, n'a pu se garder d'un sentiment d'effroi, comme s'il voyait soudain un dragon en miniature. Les étymologistes veulent que le mot chenille dérive du mot chien, répétant tous fidèlement qu'on appelle ainsi

cette bestiole parce que sa tête (sic) vue de près ressemble à celle d'un chien. J'ai regardé de près une chenille, je ne lui ai pas vu de tête de chien. Mais en revanche, j'ai vu que ce mot chenille avait pour équivalent en vieux provençal "canilha" qui n'a pas d'autre sens que celui de "ver", c'est à dire qu'il ne signifie pas petite chienne (cunicula). Il se pourrait donc que primitivement le mot chenille n'ait aucun rapport avec le latin "canis", chien, mais qu'il soit le vestige d'un mot barbare "can-,=serpent".

Une remarque analogue pourrait se faire à propos du mot "chenet". Les étymologistes veulent que ce mot signifie "petit chien" : "à cause des têtes de chien dont les chenets étaient souvent ornés". On notera d'abord que le raisonnement inverse pourrait être aussi vrai : "on a, à une certaine époque, orné les chenets de têtes de chiens, parce qu'on a cru que le mot chenet voulait dire "petit chien". Mais par ailleurs, je n'ai point vu de chenets ornés de têtes de chien. En revanche nous connaissons les landiers (l'andier, du gaulois ANDERO, qui signifie taureau) qui sont en effet dès l'époque gallo-romaine et même avant, des barres à feu ornées de têtes de taureaux. Nous connaissons aussi les chenets gaulois et gallo-romains à têtes de béliers et qui sont sans doute l'image du serpent à tête de bélier, tout comme le landier peut être un dragon à tête de taureau, puisque nous savons que le dragon celte pouvait se métamorphoser en taureau. Dans cet ordre d'idée le chenet serait le "Petit cane", le petit dragon.

Ainsi s'affirme de plus en plus la présomption de l'existence d'un certain radical "CAN" gaulois ou pré-gaulois et qui désignait le serpent, le ver, le dragon mythique. (Peut-on rapprocher le gaulois Canavo, V. gallois : cenou, petit animal - anthroponymes gallois : Canau, Caneu - Dottin ?).

Or si nous admettons que le mot Cane, Kène, soit dans nos légendes le nom d'un dragon mythique, il nous faut réviser nos opinions sur plusieurs traits de la geste populaire de Gargantua.

En maints endroits Gargantua fut appelé "Tord-Chêne", "Tord-Quêne" ou "Brise-Chêne" et lui aussi bien que Hok Bras, ont une facilité particulière à arracher les chênes, à les tordre pour en faire des liens, ou à se battre avec. Ce ne sont guère que les chênes qui appellent cette attention et cette faveur de nos géants. (Nous avons bien vu ici ou là un aulne se substituer au chêne ; mais il se pourrait que ce soit par une attraction de l'âne et du bourri, une allusion au serpent criocéphale de Mars Bolvinnus. -BSMF, LIV, la Bouillie de Gargantua). Ne serait-ce pas parce que ces chênes désignent en réalité le Cane mythologique : le dragon ? Tord-chêne aurait voulu dire d'abord : vainqueur du dragon, puis le mot cessant d'être compris, on inventa des exploits de bûcheronnage à notre héros. Aussi bien qu'il s'agisse du Mars ou du Mercure gallo-romains, du Dagda celte ou du Cernunnos gaulois, aucun indice ne permet de leur imputer la moindre tradition de bûcheronnage.

Dans le même ordre d'idées, les exploits de faucheur qu'on prête à Gargantua ou à ses rivaux, St Pierre ici, St Martin là-bas, ne laissent pas de surprendre et semblent n'apparaître dans la mythologie que dans les milieux ruraux du Moyen Age. Est-ce parce qu'on l'avait cru bon bûcheron, que par extension on voulut qu'il fût bon moissonneur ? C'est une extrapolation possible de ses capacités artisanales. Mais je pense que le mot "Chainée" qui désigne en Touraine une certaine surface de travail du faucheur, tout ce qu'on peut abattre d'un coup de faux, a fortement favorisé le passage du mythe du bûcheron à celui du faucheur. M. Dontenville relate l'épisode clé dans "Dits et Récits de Mythologie Française" (p. 114). A la vérité Saint Martin s'est fait ici le substitut de Gargantua, mais la fauchaison est la même et la substitution n'ôte rien à la valeur révélatrice du vocabulaire : "... la vieille femme... lui demanda de lui faucher le lendemain une dizaine de chainées de foin... le faucheur se mit à l'ouvrage et les chainées tombaient sur les chainées et bientôt tout le pré fut fauché". On notera en outre que les exploits de faucheur de Gargantua

semblent se limiter à un territoire relativement étroit : Angoumois, Bourbonnais, Touraine, Orne, Eure, Aisne ; voilà qui correspondrait assez bien avec une région dialectale.

Il est encore une confusion et un développement mythique étonnant qu'il faut sans doute rattacher à ce radical "Kane, Kène" susceptible de désigner le dragon antique. Je veux parler des "Quenouilles" des fées. Que Sainte Néonoise garde ses troupeaux en filant sa quenouille (BSMF, LVII, p.29), que Sainte Barbe ait une quenouille sous forme de menhir à Ploeven (XXX, 51), ne nous étonne guère. Mais que Sainte Godeleine fasse jaillir une source avec sa quenouille (XLIV, 103), qu'une gardeuse de chèvres mette le Drac en fuite grâce à sa quenouille (XLIX, 39), que la Vierge se serve de sa quenouillette pour construire un pont (Mythologie Française, p.176), qu'une vieille fée s'avance portant à la fois une pierre et filant sa quenouille (XLV, 10), voilà qui commence à nous intriguer. Notre surprise devient alarme lorsque c'est Saint Samson qui à la fois porte une pierre et file sa quenouille (XL, 124), ou plus encore lorsque c'est au Diable qu'appartient une quenouille (XXXVI, 120). Au reste ce mot aussi est d'une étymologie embarrassante. Au Moyen-Age on a fort trébuché sur sa prononciation ; dit "conouille" dans le roman de Renard, il se dit ailleurs "queloigne, coloigne". Il semble venir du bas-latin "conucla" altération de "colucula" diminutif populaire du latin classique "colus" ; mais il subit visiblement l'attraction d'un radical kène qu'on ne connaît pas. On voit aisément par ailleurs que la quenouille mythologique pourrait venir sans difficulté du radical cane avec suffixe - ouille, - oille, fort voisin du suffixe populaire - aille qui donne justement quenaille et canaille.

Ainsi la quenouille mythologique serait un serpent dragon plus ou moins diminué ou popularisé, voire la tête seulement d'un dragon, une tête pierre, une pierre sacrée portative, ce qui expliquerait que la vieille fée de Port Blanc, Groac'h coz, ait prêté un jour, du fond de sa grotte, sa quenouille à une femme qui avait su la découvrir. Avec cette quenouille, la femme gagna tout l'argent qu'elle voulut. Mais lorsque grisée de sa fortune elle raconta l'origine de sa richesse, alors la quenouille disparut et tout l'argent gagné avec elle. Cette quenouille fait songer au "vera" que la reine Medb trouva dans une fontaine de son royaume et qui lui garantit la prospérité pourvu qu'on le soignât bien, ainsi qu'au battoir d'or d'une fée de l'Ariège qui fit le bonheur d'une famille de paysans.

Mais nos remarques ne s'arrêtent pas là. Si nous admettons que ce vieux synonyme de Gargantua : Tord-Chêne, veuille dire : Tord-dragon, maîtrise-dragon, nous constatons que le nom de Corcodème que nous avons rencontré dans notre quête de la Mater-Catula, est une fabrication pseudo-grecque qui a le même sens. Certes Korkos n'existe pas en grec ancien ; aussi bien la confusion entre Korko et Gorgo n'est pas grecque, mais française. M. Dontenville montre (Mythologie Française, p.107) que Corcon et Gorgon alternent facilement au sud de la Loire.

D'autre part le Moyen-Age a connu un certain Démogorgon, indiqué par notre confrère Hosotte (BSMF, VI, p.23), qui apparaît à côté d'Isis et de Mahomet dans la Passion de Gréban (vers 7494 à 7503) et dans le mystère du "Vieil Testament" (T.VI, p.167). Est-il excessif de prétendre que Corcodème et Démogorgon ne font qu'un ?

Or si nous examinons la forme pseudo-grecque Gorgodème nous lui trouvons une parenté évidente avec le nom authentiquement grec : Pythodemos, que Bailly glose avec vraisemblance : Pytho-demos : ce qui voudrait dire : de la race de Python, de la race du dragon ennemi d'Apollon... Mais il se pourrait aussi que ce demos soit un damos ; il faudrait alors établir un rapprochement avec un nom comme Hippodamos, Qui-dompte-les-chevaux, ou damos est de la famille du verbe damazô : dompter, vaincre, tuer. De toute façon, que "dème" veuille dire : peuple ou tueur, nous découvrons avec surprise que Corcodème semble une traduction pédante de Gargantuas, que l'on entende "tuas" comme une déformation d'un "tuans" bas-latin, du même sens que tuer, ou comme une graphie française du celte "tuath", peuple.

J'irai un peu plus loin. En grec l'adjectif "gorgos" signifie véhément, effrayant, terrible. Or en irlandais, "garg" veut dire féroce (Dottin, langue gauloise, p.258) et sur ce radical l'irlandais a conservé des noms d'hommes et des noms de montagnes en Gargan. Ainsi, quel que soit le sens primitif de Gargan, nous constatons, et c'est là le fait essentiel où je veux en venir, que la langue populaire par le sobriquet "Tord-Kène" et l'hagionymie chrétienne par le pseudo-grec Corcodème attestent l'existence fort ancienne du nom Gargantuas, tout en évitant de le prononcer. Dès avant le XII<sup>ème</sup> S., puisque la "Revelatio Sti. Corcodemi" fut écrite au début du VII<sup>ème</sup> S. (d'après M. René Louis - Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France, 1954, 55, p.145). Donc dès le septième siècle le personnage de Gargantuas était connu.

J'ajouterai que ce saint Corcodème, premier travestissement chrétien de Gargantuas, avant Saint Gorgon, se trouve justement en relation avec un certain Marsus, donné pour l'un de ses frères (en religion ou de sang ?) et avec Saint Pélerin dont nous savons les rapports avec les légendes qui nous intéressent. Corcodème, Mars, la Mère-Cane, voilà un trio qui ne nous est pas inconnu. Par la même coïncidence, Gréban unissait dans un même trio Démogorgon, Isis et Mahomet ; Isis, la mère des Dieux et la patronne des morts suivies de renaissance et Mahomet le dieu céleste et lumineux.

Cette constatation nous ramène à notre Mère-Cane, qu'on a peut-être aussi appelée "la Mère l'Oie". Il est remarquable encore qu'à côté du nom de Tord-chêne, Gargantua fut parfois appelé "Tue la Mort" (Sébillot, Gargantua dans les traditions populaires, p.160). La Mort certes ce peut-être cette Dame des eaux qui attire les héros finissants ; c'est peut-être aussi la Morgane, la Mor ou Mercane. On sait les confusions que ce mot "Mor" a pu provoquer en terre bretonne. On sait aussi tout le légendaire charmant et sombre à la fois au milieu duquel évolue la Morgane armoricaine.

Mais tout ce qui concerne l'aquatique Morgain a déjà été dit par notre président dans la "Mythologie Française" et dans les "Dits et Récits de Mythologie Française".

Henri FROMAGE.